

les co2urs, poème en prose.



ce matin de me réveiller les yeux fermés j'ai mal aux cœurs.

le lendemain de ces nuits c'est chaque fois la même boule qui me prend, qui gonfle, au long de la matinée, jusqu'à implorer entre mes os, mes tripes et mes cœurs. c'est chaque fois la même frustration, la même tristesse, le même désir. la terre espérée, aperçue au loin, que l'on n'atteint jamais. l'horizon qui ne cesse de fuir et l'océan qui continue de dormir. le lointain comme abysse, dans lequel je suis épuisé de lancer une ancre qui n'accroche pas. j'ai des crampes aux bras. à force de lancer cette ancre, de ce mouvement répétitif, las et amer, mes muscles souffrent. l'air salin contre la peau abîmée me blesse un peu plus à chaque coup de vent. mes muscles lâchent, ils se crispent, je me tords. la boule implose. tempête qu'on ne peut éviter. ce n'est que lorsqu'il est violent que le ciel se lie à l'horizon pour me toucher.

je ferme les yeux et revois son visage couché à quelques centimètres de ma cuisse (ses cils, la couleur de ses joues) ; je revois ses jambes pliées, se dirigeant vers mon corps, puis se retirant loin de moi comme la mer sur le sable ; je ressens la chaleur fébrile de son coude après sa rencontre furtive avec mes jambes. avachis dans un canapé, entourés par d'autres et par les rires et les discussions, envahi par les pensées. c'est un garçon qui ne me plaisait pas avant que je l'observe longuement ; à qui je n'ai pas vraiment parlé ; qui n'a pas eu le temps de me charmer avant que j'en fasse une statuette de bois et que je le place sur mon autel poussiéreux. je ne le connais pas. c'est un garçon qui ne m'a plu que par la présence inconnue et les vies potentielles qu'il apportait, soulevant une nouvelle vague de rêves mous dans mes cœurs. il n'est pas quelqu'un, il n'est qu'un mont dans l'horizon après lequel je cours (un mont indistinct, dont on ne voit que le contour, qui n'est rien d'autre qu'un morceau du lointain), un relief, un souffle d'espoir en mon âme, d'espoir ou de désir, de quête, souffle que j'ignore moi-même, qui ne se révèle que le lendemain, courant d'air qui dévoile la fourmilière de passions étouffées dévorant ma chair. un instant j'inspire et ressens le vide. je me réveille, seul dans mon lit qui me semble étranger, comme dans un ciel désenchanté, et sous mon âme j'entends les grandes rafales qui dévalent dans les canyons : dans mon corps plus rien que des os, un peu de poussière. le vide auquel je me suis habitué, comme un monstre qui dort, est réveillé par un garçon, qui part aussitôt rejoindre l'horizon, le dos tourné, redevenir un mont sans dire un mot, que je n'observerai bientôt plus, que j'oublierai, emporté par les marées. c'est chaque fois la même boule qui me prend le lendemain de ces nuits, qui gonfle, au long de la matinée, jusqu'à implorer entre mes os, mes tripes et mes cœurs. c'est chaque fois la même frustration, la même tristesse, le même abîme.

je suis seul. assis sur le rebord de mon lit, je regarde le temps passer et j'entends l'écho de mes espoirs passés, mes espoirs adolescents : tomber amoureux, fuguer la nuit, me faire baiser. il n'y a personne auprès de moi. j'enlace le néant. chacun de ces matins, me pousse un nouveau cœur, pour que je souffre un peu plus. un nouveau battement qui s'attache aux autres et alourdit leur chant, qui tombe petit à petit, comme un oiseau sur lequel on vient de tirer, il y a quinze ans. incapable d'amour. je pense à ceux qui ne se souviennent pas de moi, dont le crachat coule encore sur ma

joue, les garçons du collège, leurs insultes.j'ai trop envie de leur mettre un coup de pied dans le ventre.je rouvre les plaies de mon enfance et je réagis à la douleur comme si j'avais encore seize ans : je suis en colère ; contre le monde entier, qui continue de tourner après m'avoir lacéré les **cœurs** minutieusement, au point de casser leurs engrenages ; le sang qui y coulait, au contact de l'air, a coagulé, et les a figés.

aujourd'hui je ne suis pas en colère.je ne sais pas bien pourquoi.je ne suis pas certain de m'y être fait.je crois m'être lassé.

en soirée.avachis dans le canapé.je n'ose ni lui parler, ni me rapprocher.j'ai l'impression de ne pas même en avoir envie.puis je me réveille le lendemain dans un ciel désemparé, les **cœurs** meurtris, éreintés de chanter un chant qui ne heurte que sa propre vacuité.la boule s'est créée pendant la nuit, mais elle est encore assez petite pour que je ne la voie pas et ne ressente que le vide.puis elle gonfle, écrabouille ce vide que je regrette déjà.cette boule c'est ma frustration et mes désirs, c'est ma tristesse et mes rêves, c'est les couleurs d'autres vies qui viennent teinter l'horizon de la mienne, c'est ce que j'ai, et tout ce que je n'ai pas.c'est une rage de vivre.c'est la fièvre capricieuse d'enlacer le ciel entier et la peur de mourir en retombant, à la fois.c'est la puissance des désirs et des émotions, et l'incapacité crasse d'un être trop frêle, trop petit dans l'univers.c'est la frustration qui en naît, trop encombrante pour être contenue par la peau.c'est l'envie débordante de vivre et la colère de ne pas y parvenir.c'est l'envie d'aimer et la peur des garçons.immobile.

l'après-midi est long, si la journée n'a pas encore été mouillée par les larmes.le temps se fige et l'air est lourd, comme lors d'une journée d'été passée dans une chambre à attendre l'orage pour ouvrir les fenêtres.parfois les pleurs ne viennent jamais.alors ils rejoignent les **cœurs**.

les fenêtres restent fermées.